

La rupture de l'Alliance

(Ex 24, 12 – 25, 1-2, 8-9, 40 ; ... 31 ; 32)

Dans cette Alliance au Sinaï, le Seigneur avait signifié à son peuple qu'il allait accomplir les Promesses faites à leurs Pères, selon ce qu'il en avait déjà dit à Moïse : « Je suis le Seigneur ! Je vous affranchirai de la servitude ; Je vous prendrai pour être mon peuple et Je serai votre Dieu. Et Je vous introduirai dans le pays que J'ai juré de donner à Abraham, Isaac et Jacob, et Je vous le donnerai » (selon Ex 6, 6-8).

Mais dans l'Alliance ici contractée, la communauté d'Israël avait maintenant sa part de responsabilité, parce qu'elle y était devenue un véritable partenaire.

Il ne s'agissait donc plus d'une alliance unilatérale, comme au temps d'Abraham, quand Dieu seul s'était engagé. L'Alliance était désormais bilatérale. Le peuple devait y rester fidèle, en vivant de la Loi de son Seigneur, du Décalogue et des autres commandements qui lui avaient été donnés. En vivant de toutes ces paroles, le peuple assumerait cette Alliance. Moïse avait d'ailleurs signifié au peuple que la véritable crainte à avoir, c'était de ne pas pécher (selon Ex 20, 20), de ne pas rompre cette Alliance, ce lien intime avec son Seigneur.

L'Alliance était donc scellée. Mais le Seigneur s'adressa encore à Moïse : « Monte vers moi sur la montagne et demeures-y, que je te remette les tables de pierre – avec la Loi et ses commandements– que j'ai écrites pour l'instruction du peuple. »

Moïse, toujours attentif à ce que le Seigneur voulait avec lui, gravit alors la montagne. La nuée couvrit celle-ci et la Gloire du Seigneur s'établit sur le mont Sinaï. Moïse pénétra dans la nuée et il demeura quarante jours et quarante nuits sur la montagne pour, en compagnie du Seigneur, recevoir ces tables et être imprégné de l'esprit de la Loi. Il pourrait alors instruire valablement son peuple (selon Ex 24, 12-18).

Au cœur de cette union, le Seigneur lui révéla alors – *insistant fortement sur ce qui suit*– tout ce qui était nécessaire pour construire un sanctuaire, une Demeure dans laquelle il puisse résider au milieu de son peuple, car c'était bien là son désir le plus cher. Moïse devra l'établir en se conformant à tout ce qui lui en sera montré (selon Ex 25, 8-9).

Le Seigneur lui révéla tout d'abord qu'il aurait à confectionner une arche, un genre de coffre rectangulaire, porté à l'aide de barres de bois et surmonté du propitiatoire – une sorte de couvercle–, avec deux Chérubins – deux anges– dont les ailes seraient déployées et qui seraient fixés aux deux extrémités de ce propitiatoire. Cette arche sera par la suite introduite dans la partie la plus intime de la Demeure, dans ce qui sera appelé le Saint des Saints. Il faudrait également établir un candélabre – un chandelier à plusieurs branches– selon le modèle qu'il voyait (selon Ex 25, 40). Il lui fut ensuite révélé comment constituer la Demeure elle-même, toujours selon des dispositions bien précises. Il reçut aussi de pouvoir confectionner les habits du grand-prêtre et des prêtres, de savoir comment consacrer Aaron et ses fils au sacerdoce, et bien d'autres choses encore, notamment concernant l'autel et ce qu'il fallait y accomplir (Ex 25-31).

Mais... Tandis que tout cela advenait, cette Gloire qui couronnait la montagne avait pour les enfants d'Israël l'aspect d'un feu dévorant (selon Ex 24, 17). Et comme le temps passait et qu'ils ne voyaient pas revenir Moïse, ils commençaient à se demander ce qui avait pu lui arriver. Son guide absent, le peuple se retrouvait seul et il se croyait délaissé. Voilà qu'il vivait comme un abandon, au point de s'affoler. Et comme il voulait à tout prix se sécuriser au plus vite, il accourut auprès d'Aaron. Plutôt que de s'en remettre en confiance à ce qui s'était passé, que le Seigneur faisait Alliance avec lui, et que donc il ne l'abandonnerait pas, le peuple se jeta aux pieds d'Aaron. Agglutiné autour de lui, d'un seul cœur il réclamait : « Fais-nous un dieu qui marche à notre tête, car ce Moïse qui nous a fait monter d'Égypte, nous ne savons même pas ce qu'il est devenu. » – *Insistant fortement sur la phrase suivante*– Tout cela au moment même où le Seigneur exprimait à Moïse son désir le plus cher de demeurer au milieu d'eux !

Aaron y consentit. Il donna l'ordre de rassembler les anneaux d'or que les membres de la communauté portaient. Il fit fondre tout le métal ainsi récolté dans un moule et il coula une statue : un jeune taureau en or. Et devant ce veau d'or, tout le monde s'exclama : « Voici ton Dieu, Israël, celui qui t'a fait monter du pays d'Égypte. »

Aaron bâtit encore un autel devant la statue et il déclara : « Demain, fête en l'honneur du Seigneur. » De fait, le lendemain, on offrit des

holocaustes et des sacrifices de communion. Et le peuple après avoir mangé et bu, se leva et se divertit (selon Ex 32, 1-6).

Comment Israël avait-il pu tomber si bas et aussi vite ? Le voici qui trahissait déjà l'engagement qu'il venait de contracter avec son Seigneur. Elle était déjà évaporée la belle promesse de vivre selon ses paroles, notamment celle du Décalogue : « Tu ne feras aucune image sculptée, rien qui ressemble à ce qui est ... sur la terre ... » Leur fidélité avait été de bien courte durée, comme la brume du matin, comme la rosée qui se dissipe au premier coup de chaleur.

— X —

La communauté d'Israël avait demandé à Aaron de lui fabriquer une image de Dieu, qu'il puisse voir, toucher, sentir et ainsi se rassurer. Il voulait pouvoir disposer d'une représentation qui reprenne les grands attributs de son Dieu.

Le choix d'un jeune taureau en or était plus subtil qu'on ne le pense parfois. Ce n'est pas pour rien que le peuple opta pour un taureau, qu'on se le représenta en pleine jeunesse, et qu'on prit de l'or pour le confectionner.

Si Aaron prit un taureau et que le peuple acquiesça, c'est parce que cet animal exprime ce qui est fort et puissant. Ils se servirent de lui, de cet élément du terrestre, pour représenter quelque chose du divin : pour exprimer la Toute Puissance divine. Avaient-ils tort de penser que Dieu était Tout Puissant, qu'à lui rien n'est impossible ? Certes non ! L'attribut divin représenté était donc juste ; et ce taureau servait à l'exprimer.

Il en est de même pour deux autres attributs divins ici représentés. Car s'ils façonnèrent ce taureau en pleine jeunesse, c'est parce que dans notre mentalité humaine, la jeunesse exprime ce qui n'est pas voué à la mort. Ils se servirent donc de cet attribut du terrestre pour exprimer ce qui n'est pas mortel, ce qui est immortel, et dans ce cas-ci, pour exprimer l'Éternité de Dieu, qui est également un de ses attributs. Quant au choix de l'or pour confectionner la statue, c'est parce que ce métal représente la richesse. Il exprimera ainsi la toute richesse de Dieu, à savoir sa Sagesse : car la véritable richesse, c'est la sagesse. Les hommes un peu réfléchis l'ont bien compris : déjà au plan terrestre, la véritable richesse de l'homme, c'est sa sagesse, sa capacité à saisir l'essentiel, à ne pas s'arrêter à l'écorce des choses.

En édifiant une telle statue, un jeune taureau en or, ils voulaient donc se représenter leur Dieu : Tout Puissant, Éternel et Sage. On ne

peut pas dire que ces trois attributs soient mal choisis. Ce sont bien des attributs divins.

Mais alors, en quoi une telle représentation pouvait-elle faire problème et être si offensante ? Pourquoi une telle image a-t-elle toujours été vue comme une fausse représentation de Dieu ? Parce que si les attributs sont justes, l'homme se les représente à sa façon : il projette sur ces attributs divins son désir, sa façon de vouloir les voir, et il s'y attache, plutôt que de s'ouvrir au fait que Dieu est toujours au-delà de tout ce qu'il peut en découvrir.

Ainsi, à propos de cette Toute Puissance divine, quand l'homme se l'imagine, il s'en fait une représentation selon ses critères, mais qui est en fait très éloignée de ce qu'est ce Dieu Tout Puissant. Pour saisir cela en vérité, il nous faudra le Christ, Dieu qui s'est fait homme, et qui s'est ainsi présenté, « représenté » au milieu de nous. Avec Jésus Christ, nous sommes invités à découvrir que la Toute Puissance divine est pour ainsi dire aux antipodes de ce que nous en imaginons. Car Dieu manifestera sa Toute Puissance à travers son Fils, et donc à travers Jésus Christ, mais dans le lieu même de l'impuissance la plus radicale : en ce Jésus de Nazareth, un homme mis à mort sur une croix. Cette croix est l'expression la plus évidente de l'impuissance humaine la plus extrême, car que reste-t-il comme puissance à un tel homme ainsi cloué ? C'est pourtant cette croix qui va devenir le signe de la Toute Puissance de Dieu au cœur de notre monde. C'est pour le moins paradoxal ! Avec cette révélation de la Toute Puissance de Dieu en Jésus Christ nous sommes bien loin de ce que l'homme imagine de la Toute Puissance de Dieu et de ce que le peuple en représente ici.

Quand Dieu se présentera à nous dans son Christ, il manifestera donc les attributs représentés dans ce veau d'or, mais d'une façon radicalement autre que tout ce que nous pouvons en concevoir. À travers cet homme insignifiant aux yeux du monde, qui vivra la faiblesse et l'impuissance humaines jusqu'à être mis à mort, Dieu manifestera sa Toute Puissance et son Éternité. Quant à sa « Toute Richesse », sa Sagesse, elle se déploiera à travers la vie de ce Jésus de Nazareth, humainement pauvre, qui vivra d'une pauvreté que Dieu voulait assumer – Nous en avons déjà parlé–.

Tout ceci est évidemment très éloigné de ce que l'homme peut concevoir du divin. On comprend dès lors qu'au Sinaï Dieu ait commandé à son peuple de ne pas faire d'image de Lui. Toute image tronquerait nécessairement la réalité de ce qu'Il est. Elle serait nécessairement une représentation idolâtrique : parce qu'un Dieu tel que nous venons de

l'entrevoir à la lumière du Christ, un Dieu aussi paradoxal et déroutant, le peuple ne pouvait se le représenter à ce point-ci de son cheminement.

Israël était invité à croître dans sa découverte de Dieu, à évacuer peu à peu les représentations encore inadéquates qu'il pouvait se faire de Lui, et ainsi s'ouvrir à Dieu tel qu'Il Est et non tel qu'il voulait se l'imaginer.

C'est pour cette raison que le Seigneur avait maintenant donné sa Parole, sa Torah. À travers elle, il se donnait déjà dans son être profond. En écoutant sa Parole, le peuple pourrait être plus introduit dans l'intimité de son Seigneur.

C'est déjà vrai dans nos relations humaines : c'est par sa parole que l'autre me donne de le découvrir dans sa véritable intimité ; encore faut-il l'accueillir dans ses propos et le respecter dans ce qu'il révèle de lui.

— E —

Voilà le problème qui se pose au Sinaï. À peine le Seigneur s'est-il donné dans sa Parole que déjà le peuple oublie sa promesse de cheminer avec elle.

La fidélité d'Israël n'avait duré que le temps d'un soupir. Telle une flammèche, sa foi avait vacillé au premier coup de vent, alors que ce peuple avait pu vivre une proximité avec Dieu comme personne n'en avait connu précédemment. Comment cette communauté avait-elle pu oublier si vite ce qu'elle venait de vivre avec son Seigneur ?

Pour tenter de te faire comprendre un peu mieux la gravité de ce qui se passe en ce moment-ci au Sinaï, je me réfère à ce que nous pouvons vivre dans une relation humaine privilégiée : au cœur de la relation entre conjoints. Au sein de cette relation profonde et intime peut se vivre l'abject, sans même que nous en soyons parfois bien conscients. C'est ce qui se passe quand l'un des partenaires du couple se dévoile dans son intimité profonde, qu'il entre dans le don de toute sa personne – à travers la profondeur de ce qu'il nous révèle, en mots ou autrement– et qu'il désire être découvert dans ce qu'il est véritablement. Si, à ce moment-là, nous préférons l'apprécier à notre façon, nous contentant de ce que nous voulons voir de lui, jusqu'à aimer une image de lui plutôt que lui-même, si nous le ravalons à nos désirs ou à nos instincts, nous le bafouons. Nous le réduisons à ce que nous voulons en vivre, parfois jusqu'à le « chosifier ». Nous le nions dès lors dans sa personnalité et son humanité profondes. En effet, le mépris le plus profond que nous puissions avoir de l'autre, c'est de le rabaisser, de le réduire à une image grossière et d'une certaine façon, massacrer ce qu'il y a de plus beau et de plus noble en lui.

Ce risque est inhérent à toute relation : que l'autre ne soit pas respecté dans ce qu'il offre de lui. Dans toute relation un tant soit peu profonde, il est toujours nécessaire de progresser dans la découverte de l'autre. Et ce qui permet à la relation de croître, c'est la parole, l'échange. En écoutant la parole de l'autre, je peux reconnaître qu'il est différent de l'image que je peux avoir de lui ; qu'il est « autre », toujours « autre » que ce que j'imagine, qu'il y a toujours en lui un mystère qui me dépasse. Mais parfois, de cette parole de l'autre, nous n'en voulons pas. Nous préférons souvent vivre sur le mode du « Sois belle et tais-toi » : laisse-moi vivre mes passions avec toi, mais ne me force pas à te connaître d'une connaissance qui m'obligerait à quitter ma façon de vouloir t'envisager.

Quand tu te découvres comme la victime dans une telle relation, tu peux facilement comprendre que cela ne te laissera pas indifférent. Toute proportion gardée, tu vis alors quelque chose de ce qui se passe ici au Sinaï. Mais, en ce cas-ci, il s'agit de la relation entre Dieu et son peuple, de Dieu qui s'est approché, comme l'époux de sa fiancée ; mais celle-ci n'en a cure, sinon d'en prendre ce qui l'intéresse, de le ramener à une image grossière pour s'en divertir au gré de ses passions. Se fermant à la Parole de son Seigneur, le peuple s'accroche à sa propre façon de vivre avec Dieu ; et plutôt que de s'ouvrir à son mystère, jusqu'à être dérangé, il préfère se complaire dans une vision de Dieu qui ne le force pas à devoir sans cesse lever la tête pour regarder plus haut. C'est tellement plus facile de le réduire, de le chosifier, pour l'avoir sous la main et en faire ce qu'on veut : « Plutôt une idole qui nous plaise qu'un Dieu qui nous bouscule ! »

C'est justement cela le péché : se détourner de la Parole de notre Seigneur et du coup se soustraire à ce qu'il veut être avec nous. C'est lui tourner le dos, le mépriser dans ce qu'il est vraiment et se complaire dans l'idolâtrie.

Israël est donc tombé bien bas, au moment même où Dieu s'approchait de cette communauté d'une façon tout à fait unique.

— X —

Cette façon d'être, tu pourras encore la retrouver plus tard, dans l'histoire d'Israël, mais également dans l'histoire de l'Église, et même en chacune de nos vies. Ne l'oublions jamais ! C'est lorsque Dieu s'est approché de nous, jusqu'à se faire homme parmi nous en Jésus de Nazareth, que nous avons refusé de l'entendre et que nous l'avons rejeté, l'envoyant à la croix. Et ce qui fut il y a deux mille ans demeure dans chacune de nos existences, même chrétienne. Ce sont les saints qui sont les plus conscients de ce que nous renouvelons fréquemment dans notre

existence le péché du veau d'or. Plus souvent que nous le pensons, nous vivons de cet esprit du peuple au Sinaï ; notamment lorsque nous recevons de partager l'intimité de Dieu au cœur de la messe et que, quasi au même moment, nous le bafouons : quand par exemple, à peine sortis de l'église, nous ne nous rappelons même plus les lectures bibliques qui y ont été lues. Sa Parole est déjà aux oubliettes. Que reste-t-il alors en nous de Dieu qui s'est donné dans sa Parole et la sainte hostie, sinon une caricature ?

Heureusement que le Christ intercède ! Car ils traversent tous les temps ces quelques mots prononcés sur la croix, au cœur de notre rejet le plus radical : « Père, pardonne-leur car ils ne savent ce qu'ils font » (selon Lc 23, 34).

— E —

Ici, au Sinaï, il y aura également un intercesseur parmi les hommes, qui préfigure ce que sera pleinement le Christ : Moïse qui est avec Dieu sur la montagne.

Car le Seigneur va bien sûr informer Moïse de ce qui se passe au pied du Sinaï : « Ton peuple, que tu as fait monter du pays d'Égypte a prévarié. Il s'est écarté de la voie que je lui avais prescrite. » Il va alors exprimer à Moïse son désir d'en finir avec un tel partenaire, qui détruit aussi aisément l'Alliance dans laquelle il s'est engagé. Il ira jusqu'à proposer à Moïse de rebâtir un peuple à partir de lui : « Je ferai de toi une grande nation. »

Mais Moïse, aiguillonné par de tels propos, va tout faire pour apaiser le juste courroux de son Seigneur. Lui, qui est dans l'intimité de Dieu et qui médite sa Parole sur le Sinaï, il a très bien saisi la gravité de ce qui se passe. Il ne va surtout pas essayer de justifier la faute de son peuple. Il sait la grandeur incommensurable de ce péché et la colère de Dieu pleinement justifiée.

Seul face à Dieu, il se lance alors dans une longue intercession : « Pourquoi, Seigneur, ta colère s'enflammerait-elle contre ton peuple ? Oui ! ton peuple ! et pas seulement le mien, comme tu viens de le suggérer, même si c'est aussi le mien. Ce peuple, c'est ton œuvre ! Pourquoi irais-tu l'anéantir ? Et de quoi aurais-tu l'air aux yeux des Égyptiens quand ils apprendraient la chose ? Pense à ta Gloire, Seigneur, à l'honneur de ton Nom. Et souviens-toi de ta Promesse faite à nos pères Abraham, Isaac et Jacob, de rendre leur postérité aussi nombreuse que les étoiles, et de ce pays dont tu as parlé en disant que tu le donnerais en héritage à leurs descendants. En vertu de ta Promesse, retiens-toi ! »

Atteint par de tels arguments, le Seigneur acceptera de ne pas exercer sa colère jusqu'à la dernière extrémité (selon Ex 32, 1-14).

— X —

« Jamais l'homme n'a été aussi grand, et jamais Dieu ne s'est montré aussi condescendant pour l'homme. ... Cet homme obtient que Dieu oublie, s'apaise, maintienne l'Alliance déjà conclue » (¹). Car Moïse, qui ne fait qu'un avec son Seigneur, vient en fait de lui dire, en véritable partenaire, ce que le Seigneur avait en son cœur. Dieu veut agir avec Justice, mais Moïse se réfère à la Miséricorde de son Seigneur. Il se pose ainsi en médiateur, se plaçant entre Dieu et le peuple, pour que la Justice divine s'exerce de façon miséricordieuse. Et si le Seigneur acquiesce, c'est aussi parce que c'est lui qui a suscité un tel médiateur, fidèle et désireux de sauver son peuple dévoyé. Ce rôle de Moïse, qui est d'intercéder de la sorte, préfigure ainsi celui qu'aura le Christ en plénitude. Ce rôle sera ensuite confié à l'Église : celui qui est uni au Christ peut vivre de ce geste de Moïse au cœur du monde, intercéder pareillement pour l'Église et le monde.

— E —

Moïse allait maintenant descendre de la montagne pour amener le peuple à se repentir. Il avait en mains les tables de la Loi, ces tables qu'il avait reçues et qui étaient l'œuvre de Dieu. Quand il aperçut le veau et les chœurs de danse, il s'enflamma de colère. Il jeta les tables et les réduisit en pièces. Dans ce geste, il manifestait ce que le peuple avait fait en prévariquant de la sorte : les fils d'Israël avaient brisé l'Alliance. Moïse détruisit bien sûr le veau d'or qu'ils avaient fabriqué. Mais il alla plus loin dans sa démarche. Il châtia durement le peuple. Il réunit autour de lui tous ceux qui tenaient vraiment au Seigneur et, avec leur aide, il fit passer trois mille hommes par le fil de l'épée (selon Ex 32, 15-29).

— X —

Ce « détail de l'histoire », ces trois mille hommes passés par le fil de l'épée, mon maître aurait pu éviter de m'en parler, comme le font la plupart des commentateurs contemporains, parce que ces passages bibliques nous embarrassent souvent aujourd'hui.

Bien sûr, il s'agit ici de Moïse et donc d'un homme : il est encore facile d'éluder le problème en disant que Dieu ne lui avait pas demandé un tel acte. Mais quand le texte biblique présentera Dieu lui-même comme agissant de la sorte, que devra-t-on alors en conclure ?

¹ D. Barsotti, *La spiritualité de l'Exode*, Téqui, 1982 p. 220.

Aussi mon maître ne voulait-il pas éviter le sujet. Cela lui semblait d'autant plus nécessaire qu'il savait que, même en traversant l'histoire d'Israël dans les grandes lignes, il n'était pas possible d'éviter certains massacres – à moins de vouloir faire l'impasse sur des pans entiers de la Bible—. Et comme il savait que ces mises à mort de l'Ancien Testament sont très mal comprises aujourd'hui, il tenait à m'en dire quelques mots.

Il est vrai que selon notre mentalité, une telle façon d'agir semble délirante. Comment un homme de Dieu, de la trempe de Moïse, a-t-il pu ordonner un pareil massacre ?

Si cet acte a une certaine logique, il est clair qu'elle nous échappe le plus souvent, parce que nous ne vivons plus du tout dans le même état d'esprit. Cette attitude de Moïse, qui nous semble si étrange aujourd'hui, traverse pourtant toute la Bible, et on la retrouve jusqu'au Moyen-âge ⁽²⁾ : ainsi, par exemple, quand sainte Rita prie pour obtenir la mort de ces deux fils, afin qu'ils ne puissent pas mettre à exécution le projet de venger leur père assassiné ; ou lorsque Blanche de Castille déclare à son époux qu'elle préférerait le voir mourir tout de suite à ses pieds plutôt que de le voir commettre un péché qui lui ôterait la Vie éternelle en Dieu. Si quelqu'un tenait ouvertement de tels propos aujourd'hui, tout le monde ou presque le prendrait pour un être quelque peu dérangé qui ne sait trop ce qu'il dit. Parce que notre mentalité actuelle est différente et que nous sommes persuadés qu'elle est évidemment plus valable que les précédentes, qui nécessairement étaient arriérées et donc dépassées. Mais voilà, c'est justement cet orgueil qui nous aveugle. Il nous empêche de comprendre la mentalité biblique et les façons d'être qui en étaient le prolongement, comme cette prière de sainte Rita ou les propos tenus par Blanche de Castille. Il n'y a pas si longtemps, on vivait encore de cette façon de penser : la mort physique n'était pas le plus grand mal. L'horreur, c'était d'être coupé de Dieu pour l'éternité, d'être voué à la perdition éternelle parce qu'on s'était damné.

Il ne reste plus grand chose aujourd'hui de cette façon de penser parce que nous ne donnons plus la primauté au spirituel et au divin. Toute notre attention s'est concentrée sur la recherche d'un bonheur terrestre, notamment à travers des corps sains. La primauté n'est plus au spirituel

² Il est vrai que la façon dont on a qualifié cette période de l'histoire est déjà significative : elle n'est qu'un « âge moyen », une époque intermédiaire entre la Rome antique, pour laquelle on a quelque considération, et les périodes qui ont contribué à l'épanouissement de notre mentalité actuelle. C'est bien sûr du haut de notre façon de penser que nous jugeons ce qui nous précède, que nous attribuons les bons et mauvais points, que nous collons des étiquettes, comme celle d'un « moyen âge » pour qualifier cette période qui nous étonne ou nous dérange.

mais au corporel. Ce corps, ce capital essentiel à nos yeux, il nous faut le développer et le préserver. Mais, soit dit en passant, cet état d'esprit exige aussi son lot d'exécutions, – *insistant sur la phrase qui suit*– pour que puisse être garanti l'épanouissement de nos corps sociétaires ou individuels : ces embryons que nous utilisons pour la mise au point de traitements médicaux et qui peuvent ainsi servir à l'entretien de nos corps ; tous ces avortons, handicapés ou non, qui quotidiennement passent à la trappe, parce que notre corps communautaire estime ne pas pouvoir les endosser ; ou encore tous ces corps souffrants que nous ne voulons plus assumer, le nôtre ou celui des autres, au point de légiférer en matière d'euthanasie et, bientôt, culpabiliser ceux qui voudront encore vivre jusqu'au bout.

Et pourtant, au cœur de notre mentalité, on retrouve parfois quelque chose des mentalités précédentes. Car il existe encore des personnes pour qui le corps n'est pas l'essentiel et qui sont prêtes à le soumettre à des principes plus élevés. Ainsi, les hommes et les femmes qui acceptent de souffrir et de mourir au nom de certaines valeurs, la Vérité, la Justice, la Liberté, et qui estiment que le grand mal est de ne pas vivre conformément à celles-ci. Je pense à ces résistants en tous genres qui, pendant la seconde guerre mondiale, ont accepté de se sacrifier pour une noble cause, à certains politiciens et juges qui, aujourd'hui, sont engagés dans la lutte contre la corruption au risque de leur vie, à ceux qui donnent leur vie pour en sauver d'autres dans les différents conflits mondiaux, et à bien d'autres encore. Et si on se place du point de vue des coupables, des meurtriers, il s'en trouve, encore aujourd'hui, pour estimer qu'ils devraient mourir pour avoir commis tel ou tel acte abominable.

Mais il est vrai que la plupart du temps, nous n'en sommes plus là. Nous considérons d'ailleurs souvent ces personnes comme des êtres d'exception ou de doux illuminés qui ont un peu perdu le sens des réalités.

Sur fond de propos freudiens, je dirais que, sauf en ces cas d'exception, nous restons centrés sur le principe du « Plaisir », l'essentiel de notre vie étant de tendre vers celui-ci, de le rechercher à travers notre corps. Tandis que dans la mentalité biblique et chrétienne, le principe de fonctionnement n'est pas celui du « Plaisir », mais bien le principe de « Réalité », et pas seulement terrestre ! Car il s'agit de vivre en fonction de la Réalité divine telle qu'elle se donne dans la Révélation. Elle proclame que l'essentiel est de tendre vers le divin jusqu'à pouvoir y parvenir. Dans cette optique, le corps a son importance, car il est ce « lieu » où se joue la croissance spirituelle, mais il est subordonné à celle-ci.

Pour en revenir à sainte Rita et à Blanche de Castille, il est donc fondamental de ne pas perdre la Vie éternelle – la Vie en Dieu–, de ne pas se damner et de ne pas pousser d'autres à se perdre éternellement – et il en est encore ainsi pour des chrétiens convaincus–.

Toute une série de comportements découlaient bien sûr d'une telle façon de considérer l'existence. Par exemple, à l'inverse de ce que la plupart désirent aujourd'hui, on espérait ne pas mourir subitement, pour pouvoir se préparer à passer de ce monde-ci à l'autre. Tout moment de la vie, même le plus extrême, pouvait encore être le « lieu » d'un cheminement spirituel. À cette époque où on ne disposait pas de tous les moyens pour atténuer la souffrance, il n'était donc pas question de provoquer la mort d'un agonisant.

Mais à l'inverse et dans le même esprit, on pouvait également prononcer des condamnations et même une sentence de mort. À travers de tels actes, on espérait voir le condamné se ressaisir spirituellement et, s'il était exécuté, remis dans les mains de Dieu et réservé à son Jugement final, on espérait encore qu'en cet instant ultime il se serait repris ⁽³⁾, qu'en voyant sa mort comme conséquence de son acte abominable, il se serait repenti sincèrement ⁽⁴⁾. C'est selon une telle optique qu'il faut tenter de comprendre le châtement infligé par Moïse après le péché du veau d'or.

Toujours selon cet esprit, on peut également comprendre pourquoi c'était parfois toute la population qui marquait son accord pour écarter certains individus, parce qu'il s'agissait de préserver la foi de la communauté. C'est dans cette perspective qu'on peut comprendre certaines condamnations à l'exil, certaines excommunications ⁽⁵⁾. Quand la situation semblait grave et sans autre issue possible, on pouvait aller jusqu'à prononcer une condamnation à mort pour que la foi de la communauté puisse être préservée ; de la même façon qu'aujourd'hui encore, on ampute un membre quand il n'y a pas d'autre possibilité, pour maintenir le malade en vie.

³ Ce qui ne veut bien sûr pas dire que toutes les condamnations étaient pratiquées dans un esprit aussi positif.

⁴ Il semble, malheureusement, que certains hommes n'entrent dans un véritable chemin d'humanisation que lorsqu'ils y sont acculés. Je me souviens d'un film qui retraçait le cheminement d'un condamné à mort aux États-Unis. Celui-ci ne devint vraiment humain que face à son exécution.

⁵ Ces actes de l'Église ont un caractère officiel et indiquent à la personne concernée ainsi qu'à sa communauté que, par sa façon de penser sa foi ou de la vivre, elle s'est exclue de la communauté, de la communion ecclésiale.

C'est selon une telle conception des choses, du moins me semble-t-il, qu'on devrait envisager le climat de certaines hérésies ⁽⁶⁾. C'est en tous cas selon une telle vision des choses que l'on peut comprendre l'attitude du peuple ici au désert : car, apparemment, il ne s'opposa pas à Moïse quand celui-ci imposa le châtement, comme s'il consentait par son silence.

– *Insistant sur la phrase qui suit*– Tous les actes que je viens de relever, qui pouvaient aller jusqu'à un anéantissement du corporel, avaient donc pour but de sauver l'essentiel : le spirituel, qu'il soit individuel ou collectif. C'est dans cet esprit qu'il faut interpréter la sentence imposée par Moïse, la collaboration de ceux qui se joignirent à lui pour l'accomplir et l'acquiescement silencieux du peuple.

Maintenant, il ne faut pas se voiler la face. Il est évident qu'il y a eu, au cœur même de l'Église, de nombreux abus. On s'est souvent servi de la religion pour satisfaire des intentions qui n'avaient plus rien à voir avec elle, parce que l'homme est capable de bien des perversions. Mais il est tout aussi vrai qu'on peut aujourd'hui se servir de ces déviations pour réduire le tout à un ensemble d'actes barbares.

Ceci étant dit, je me doute bien que tu risques, même après ces mises au point, d'être encore très réservé à propos de la valeur de tels actes. Tu peux même t'examiner en tentant de répondre à la question suivante : même après ces quelques explicitations, qu'est-ce qui te choque le plus dans ce récit, le peuple qui se pervertit avec le veau d'or ou ce massacre orchestré par Moïse ?

Petit silence...

Ce qui monte en toi en ce moment te montre où tu en es. Et ce qui vaut sans doute pour toi vaut également pour la plupart d'entre nous. Nous sommes tous troublés, d'une façon ou d'une autre, par ces passages qui rapportent de tels massacres. Ceci tient notamment au fait que nous sommes imprégnés d'une mentalité qui ignore ce que c'est que pécher, qui ne comprend ni la gravité de la faute, ni ce qu'elle engendre. Mais si tu n'acceptes pas l'intervention de Moïse ici, tu risques d'avoir beaucoup de mal quand tu découvriras que le Seigneur lui-même peut avoir un comportement similaire. Nous y reviendrons plus loin ⁽⁷⁾.

⁶ L'hérésie : une opinion ou une doctrine qui est condamnée parce qu'elle est contraire à la Foi et la Morale vécues et enseignées par l'Église, et qu'elle met ses membres en danger.

⁷ Nous y « reviendrons », parce que nous avons déjà effleuré ce sujet dans le deuxième ouvrage, « *Par Lui, avec lui et en Lui* », dans le chapitre, « *Avec Josué, la conquête de la Terre promise* ».

Pour l'instant, accepte au moins que le nombre des mises à mort nous manifeste que ce qui s'est passé au pied du Sinaï est très grave, par rapport à tout ce que Dieu désire, mais aussi parce que toute la communauté est ici en grand danger par rapport à sa destinée ultime.

— E —

Ce n'est pas pour rien que Moïse remontera sur la montagne auprès du Seigneur pour l'implorer ; et là, il ira jusqu'à se mettre lui-même dans la balance en prononçant ces mots : « Ce peuple a commis un grand péché. Pourtant, s'il te plaisait, Seigneur, de pardonner leur péché ! Sinon, – *insistant*– efface-moi, de grâce, du Livre que tu as écrit » (selon Ex 32, 30-32). Il propose d'être rayé du Livre, de ce Livre qu'on retrouve dans l'Apocalypse et dans lequel il faut être inscrit pour pouvoir être introduit dans la Demeure définitive de Dieu (selon Ap 21, 27). Il est prêt à mourir en prenant également sur lui la faute du peuple qui ne serait pas pardonnée, et pire encore, à être rayé et maudit éternellement par Dieu lui-même (⁸).

— X —

Moïse est donc bien une figure du Christ, un homme écartelé entre son peuple, auquel il est lié et reste fidèle, et son Seigneur en qui il continue de se confier. – *Lisant un extrait de livre*– « Sa prière ne dévoile-t-elle pas le caractère tragique de la figure de Moïse ? N'est-ce pas comme si déjà Moïse était élevé sur la croix ? ... la vocation de Moïse lui coûte une souffrance effrayante ; il paie maintenant son élection au prix d'une douleur quasi inhumaine » (⁹) ; tout comme le Christ, le nouveau Moïse que le Seigneur suscitera du milieu du peuple (selon Dt 18, 15), qui sera la tête du nouvel Israël (¹⁰) et qui ira jusqu'à mourir en croix, écartelé par cette double appartenance, à Dieu et à l'humanité.

— E —

Moïse restera sur la montagne, quarante jours et quarante nuits, sans manger ni boire, à cause de tout le mal qu'ils avaient commis en

⁸ Saint Paul tiendra également des propos de même ordre quand il exprimera sa profonde tristesse pour ses frères les Israélites qui refusent le Christ : « Je souhaiterais être anathème, séparé du Christ pour mes frères, ceux de ma race selon la chair ... » (selon Rm 9, 3).

⁹ D. Barsotti, *La spiritualité de l'Exode*, Téqui, 1982 p. 222.

¹⁰ L'Église, selon Ga 6, 16.

faisant ce qui déplaît au Seigneur, au point de l'irriter à l'extrême (selon Dt 9, 18-19).

À cause de son médiateur, Dieu se contiendra. Mais ce péché n'en demeure pas moins grave pour autant. Il révèle l'état d'esprit dans lequel le peuple vit encore. Il est clair qu'il faudra bien du temps pour l'éradiquer. Le Seigneur devra faire preuve d'une infinie patience en agissant de façon miséricordieuse à travers de justes colères éducatives. Quant à Israël, il lui faudra sans cesse se reprendre, se retourner vers son Seigneur, se repentir et accepter d'expier ses fautes, pour pouvoir accueillir son Dieu tel qu'il est en vérité et, qui plus est, passer du désir d'être réjoui par son Seigneur au désir de le réjouir, et donc consentir à un décentrement radical pour enfin accéder à une ouverture relationnelle qui soit une véritable oblation.